

AVENTURES DU CAPITAINE HATTERAS

PAR JULES VERNE

SECONDE PARTIE

LE DÉSERT DE GLACE

CHAPITRE XXIII.—LE PAVILLON D'ANGLETERRE

Un cri, parti de quatre poitrines, succéda au premier instant de stupeur.

—Hatteras ! dit le docteur.
—Disparu ! firent Johnson et Bell.
—Perdu !

Ils regardèrent autour d'eux. Rien n'apparaissait sur cette mer houleuse. Duk aboyait avec un accent désespéré ; il voulait se précipiter au milieu des flots, et Bell parvenait à peine à le retenir.

—Prenez place au gouvernail, Altamont, dit le docteur, et tentons tout au monde pour retrouver notre infortuné capitaine !

Johnson et Bell reprirent leurs bancs. Altamont saisit la barre, et la chaloupe errante revint au vent.

Johnson et Bell se mirent à nager vigoureusement ; pendant une heure, on ne quitta pas le lieu de la catastrophe. On chercha, mais en vain ! Le malheureux Hatteras, emporté par l'ouragan, était perdu.

Perdu ! si près du pôle ! si près de ce but qu'il n'avait fait qu'entrevoir !

Le docteur appela, cria, fit feu de ses armes ; Duk joignit ses lamentables aboiements à sa voix ; mais rien ne répondit aux deux amis du capitaine. Alors une profonde douleur s'empara de Clawbonny ; sa tête retomba sur ses mains, et ses compagnons l'entendirent pleurer.

En effet, à cette distance de la terre, sans un aviron, sans un morceau de bois pour se soutenir, Hatteras ne pouvait avoir gagné vivant la côte, et si quelque chose de lui touchait enfin cette terre tant désirée, ce serait son cadavre tuméfié et meurtri.

Après une heure de recherche, il fallut reprendre la route au nord et lutter contre les dernières fureurs de la tempête.

A cinq heures du matin, le 11 juillet, le vent s'apaisa ; la houle tomba peu à peu ; le ciel reprit sa clarté polaire, et, à moins de trois milles, la terre s'offrit dans toute sa splendeur.

Ce continent nouveau n'était qu'une île, ou plutôt un volcan dressé comme un phare au pôle boréal du monde.

La montagne, en pleine éruption, vomissait une masse de pierres brûlantes et de quartiers de rocs incandescents ; elle semblait s'agiter sous des secousses réitérées comme une respiration de géant ; les masses projetées montaient dans les airs à une grande hauteur, au milieu des jets d'une flamme intense, et des coulées de lave se déroulaient sur ses flancs en torrents impétueux ; ici, des serpents embrasés se faufilaient entre les roches fumantes ; là, des cascades ardentes retombaient au milieu d'une vapeur pourpre, et plus bas, un fleuve de feu, formé de mille rivières ignées, se jetait à la mer par une embouchure bouillonnante.

Le volcan paraissait n'avoir qu'un cratère unique d'où s'échappait la colonne de feu, zébrée d'éclairs transverseaux ; on eût dit que l'électricité jouait un rôle dans ce magnifique phénomène.

Au-dessus des flammes haletantes ondoyait un immense panache de fumée, rouge à sa base, noir à son sommet. Il s'élevait avec une incomparable majesté, et se déroulait largement en épaisses volutes.

Le ciel, à une grande hauteur, revêtait une couleur cendrée ; l'obscurité éprouvée pendant la tempête, et dont le docteur n'avait pu se rendre compte, venait évidemment des colonnes de cendre déployées devant le soleil comme un impénétrable rideau. Il se souvint alors d'un fait semblable survenu en 1812, à l'île de la Barbade, qui, en plein midi, fut plongée dans les ténèbres profondes, par la masse des cendres rejetées du cratère de l'île Saint-Vincent.

Cet énorme rocher ignivome, poussé en plein océan, mesurait mille toises de hauteur, à peu près l'altitude de l'Hécla.

La ligne menée de son sommet à sa base formait avec l'horizon un angle de onze degrés environ.

Il semblait sortir peu à peu du sein des flots, à mesure que la chaloupe s'en approchait. Il ne présentait aucune trace de végétation. Le rivage même lui faisait défaut, et ses flancs tombaient à pic dans la mer.

—Pourrions-nous atterrir ? dit le docteur.

—Le vent nous porte, répondit Altamont.

—Mais je ne vois pas un bout de plage sur lequel nous puissions prendre pied !

—Cela paraît ainsi de loin, répondit Johnson ; mais nous trouverons bien de quoi loger notre embarcation ; c'est tout ce qu'il nous faut.

—Allons donc ! dit tristement Clawbonny.

Le docteur n'avait plus de regards pour cet étrange continent qui se dressait devant lui. La terre du pôle était bien là, mais non l'homme qui l'avait découverte !

A cinq cents pas des rocs, la mer bouillonnait sous l'action des feux souterrains. L'île qu'elle entourait pouvait avoir huit à dix milles de circonférence, pas davantage, et, d'après l'estime, elle se trouvait très-près du pôle, si même l'axe du monde n'y passait pas exactement.

Aux approches de l'île, les navigateurs remarquèrent un petit fiord en miniature suffisant pour abriter leur embarcation ; ils s'y dirigèrent aussitôt, avec la crainte de trouver le corps du capitaine rejeté à la côte par la tempête !

Cependant, il semblait difficile qu'un cadavre y reposât ; il n'y avait pas de plage, et la mer déferlait sur des rocs abrupts ; une cendre épaisse et vierge de toute trace humaine recouvrait leur surface au delà de la portée des vagues.

Enfin la chaloupe se glissa par une ouverture étroite entre deux brisants à fleur d'eau, et là, elle se trouva parfaitement abritée contre le ressac.

Alors les hurlements lamentables de Duk redoublèrent ; le pauvre animal appelait le capitaine dans son langage ému ; il le redemandait à cette mer sans pitié, à ces rochers sans écho. Il aboyait en vain, et le docteur le caressait de la main sans pouvoir le calmer, quand le fidèle chien, comme s'il eût voulu remplacer son maître, fit un bond prodigieux et s'élança le premier sur les rocs, au milieu d'une poussière de cendre qui vola en nuage autour de lui.

—Duk ! ici, Duk ! dit le docteur.

Mais Duk ne l'entendit pas et disparut. On procéda alors au débarquement, Clawbonny et ses trois compagnons prirent terre, et la chaloupe fut solidement amarrée.

Altamont se disposait à graver un énorme amas de pierres, quand les aboiements de Duk retentirent à quelque distance avec une énergie inaccoutumée ; ils exprimaient non la colère, mais la douleur.

—Écoutez ! fit le docteur.

—Quelque animal déposé ? dit le maître d'équipage.

—Non ! non ! répondit le docteur en tressaillant, c'est de la plainte ! ce sont des pleurs ! le corps d'Hatteras est là !

A ces paroles, les quatre hommes s'élançèrent sur les traces de Duk, au milieu des cendres qui les aveuglaient ; ils arrivèrent au fond d'un fiord, à un espace de dix pieds sur lequel les vagues venaient mourir insensiblement.

Là, Duk aboyait auprès d'un cadavre enveloppé dans le pavillon d'Angleterre.

—Hatteras ! Hatteras ! s'écria le docteur en se précipitant sur le corps de son ami.

Mais aussitôt il poussa une exclamation impossible à rendre.

Ce corps ensanglanté, inanimé en apparence, venait de palpiter sous sa main.

—Vivant ! vivant ! s'écria-t-il.

—Oui, dit une voix faible, vivant sur la terre du pôle, où m'a jeté la tempête ! vivant sur l'île de la Reine !

—Hurrah ! pour l'Angleterre ! s'écrièrent les cinq hommes d'un commun accord.

—Et pour l'Amérique ! reprit le docteur en tendant une main à Hatteras et l'autre à l'Américain.

Duk, lui aussi, criait hurrah à sa manière, qui en valait bien une autre.

Pendant les premiers instants, ces braves gens furent tout entiers au bonheur de revoir leur capitaine ; ils sentaient leurs yeux inondés de larmes.

Le docteur s'assura de l'état d'Hatteras. Celui-ci n'était pas grièvement blessé. Le vent l'avait porté jusqu'à la côte, où l'abourage fut fort périlleux ; le hardi marin, plusieurs fois rejeté au large, parvint enfin, à force d'énergie, à se cramponner à un morceau de roc, et il réussit à se hisser au-dessus des flots.

Là, il perdit connaissance, après s'être roulé dans son pavillon, et il ne revint au sentiment que sous les caresses de Duk et au bruit de ses aboiements.

Après les premiers soins, Hatteras put se lever et reprendre, au bras du docteur, le chemin de la chaloupe.

—Le pôle ! le pôle nord ! répétait-il en marchant.

—Vous êtes heureux ! lui disait le docteur.

—Oui, heureux ! Et vous, mon ami, ne sentez-vous pas ce bonheur, cette joie de se trouver ici ? Cette terre que nous foulons, c'est la terre du pôle ! Cette mer que nous avons traversée, c'est la mer du pôle ! Cet air que nous respirons, c'est l'air du pôle ! Oh ! le pôle nord ! le pôle nord ! le pôle nord !

En parlant ainsi, Hatteras était en proie à une exaltation violente, à une sorte de fièvre, et le docteur essayait en vain de le calmer. Ses yeux brillaient d'un éclat extraordinaire, et ses pensées bouillonnaient dans son cerveau. Clawbonny attribua cet état de surexcitation aux épouvantables périls que le capitaine venait de traverser.

Hatteras avait évidemment besoin de repos, et l'on s'occupa de chercher un lieu de campement.

Altamont trouva bientôt une grotte faite de rochers que leur chute avait arrangés en forme de caverne ; Johnson et Bell y apportèrent les provisions et lâchèrent les chiens groenlandais.

Vers onze heures, tout fut préparé pour un repas ; la toile de la tente servait de nappe ; le déjeuner, composé de pemmican, de viande salée, de thé et de café, s'étalait à terre et ne demandait qu'à se laisser dévorer.

Mais auparavant, Hatteras exigea que le relevé de l'île fût fait ; il voulait savoir exactement à quoi s'en tenir sur sa position.

Le docteur et Altamont prirent alors leurs instruments, et, après observation, ils obtinrent, pour la position précise de la grotte, 89° 59' 15" de latitude. La longitude, à cette hauteur, n'avait plus aucune importance, car tous les méridiens se confondaient à quelques centaines de pieds plus haut.

Donc, en réalité, l'île se trouvait située au pôle nord, et le quatre-vingt-dixième degré de

latitude n'était qu'à quarante-cinq secondes de là, exactement à trois quarts de mille (1), c'est-à-dire vers le sommet du volcan.

Quand Hatteras connut ce résultat, il demanda qu'il fût consigné dans un procès-verbal fait en double, qui devait être déposé dans un cairn sur la côte.

Donc, séance tenante, le docteur prit la plume et rédigea le document suivant, dont l'un des exemplaires figure maintenant aux archives de la Société royale géographique de Londres :

« Ce 11 juillet 1861, par 89° 59' 15" de latitude septentrionale, a été découverte « l'île de la Reine, » au pôle nord, par le capitaine Hatteras, commandant le brick le *Forward*, de Liverpool, qui a signé, ainsi que ses compagnons.

« Quiconque trouvera ce document est prié de le faire parvenir à l'Amirauté.

« Signé : John HATTERAS, commandant du *Forward* ; docteur CLAWBONNY ; ALTAMONT, commandant du *Porpoise* ; JOHNSON, maître d'équipage ; BELL, charpentier.

« Et maintenant, mes amis, à table ! » dit gaiement le docteur.

CHAPITRE XXIV.—COURS DE COSMOGRAPHIE POLAIRE

Il va sans dire que, pour se mettre à table, on s'asséyait à terre.

« Mais, disait Clawbonny, qui ne donnerait toutes les tables et toutes les salles à manger du monde pour diner par quatre-vingt-neuf degrés cinquante-neuf minutes et quarante-cinq secondes de latitude boréale ! »

Les pensées de chacun se rapportaient en effet à la situation présente ; les esprits étaient en proie à cette prédominante idée du pôle nord. Dangers bravés pour l'atteindre, périls à vaincre pour en revenir, s'oubliaient dans ce succès sans précédent. Ce que ni les anciens, ni les modernes, ce que ni les Européens, ni les Américains, ni les Asiatiques n'avaient pu faire jusqu'ici, venait d'être accompli.

Aussi le docteur fut-il bien écouté de ses compagnons quand il raconta tout ce que sa science et son inépuisable mémoire purent lui fournir à propos de la situation actuelle.

Ce fut avec un véritable enthousiasme qu'il proposa de porter tout d'abord un toast au capitaine.

« A John Hatteras ! dit-il.

—A John Hatteras ! firent ses compagnons d'une seule voix.

—Au pôle nord ! » répondit le capitaine, avec un accent étrange, chez cet être jusque-là si froid, si contenu, et maintenant en proie à une impérieuse surexcitation.

Les tasses se choquèrent, et les toasts furent suivis de chaleureuses poignées de mains.

« Voilà donc, dit le docteur, le fait géographique le plus important de notre époque ! Qui eût dit que cette découverte précéderait celles du centre de l'Afrique ou de l'Australie ! Vraiment, Hatteras, vous êtes au-dessus des Sturt et des Livingstone, des Burton et des Barth ! Honneur à vous !

—Vous avez raison, docteur, répondit Altamont ; il semble que, par les difficultés de l'entreprise, le pôle nord devait être le dernier point de la terre à découvrir. Le jour où un gouvernement eût absolument voulu connaître le centre de l'Afrique, il y eût réussi inévitablement à prix d'hommes et d'argent ; mais ici, rien de moins certain que le succès, et il pouvait se présenter des obstacles absolument infranchissables.

—Infranchissables ! s'écria Hatteras avec véhémence, il n'y a pas d'obstacles infranchissables, il y a des volontés plus ou moins énergiques, voilà tout !

—Enfin, dit Johnson, nous y sommes, c'est bien. Mais enfin, monsieur Clawbonny, me direz-vous une bonne fois ce que ce pôle a de si particulier ?

—Ce qu'il a, mon brave John, il a qu'il est le seul point du globe immobile pendant que tous les autres points tournent avec une extrême rapidité.

—Mais je ne m'aperçois guère, répondit Johnson, que nous soyons plus immobiles ici qu'à Liverpool !

—Pas plus qu'à Liverpool vous ne vous apercevez de votre mouvement ; cela tient à ce que, dans ces deux cas, vous participez vous-même à ce mouvement ou à ce repos ! Mais le fait n'en est pas moins certain. La terre est douée d'un mouvement de rotation qui s'accomplit en vingt-quatre heures, et ce mouvement est supposé s'opérer sur un axe dont les extrémités passent au pôle nord et au pôle sud. Eh bien ! nous sommes à l'une des extrémités de cet axe nécessairement immobile.

—Ainsi, dit Bell, quand nos compatriotes tournent rapidement, nous restons en repos ?

—A peu près, car nous ne sommes pas absolument au pôle !

—Vous avez raison, docteur ! dit Hatteras d'un ton grave et en secouant la tête, il s'en faut encore de quarante-cinq secondes que nous ne soyons arrivés au point précis !

—C'est peu de chose, répondit Altamont, et nous pouvons nous considérer comme immobiles.

—Oui, reprit le docteur, tandis que les habitants de chaque point de l'équateur font trois cents quatre-vingt-seize lieues par heure !

—Et cela sans être plus fatigués ! fit Bell.

—Justement ! répondit le docteur.

—Mais, reprit Johnson, indépendamment de ce mouvement de rotation, la terre n'est-elle

pas douée d'un autre mouvement autour du soleil ?

—Oui, un mouvement de translation qu'elle accomplit en un an.

—Est-il plus rapide que l'autre ? demanda Bell.

—Infiniment plus, et je dois dire que, quoique nous soyons au pôle, il nous entraîne comme tous les habitants de la terre. Ainsi donc, notre prétendue immobilité n'est qu'une chimère : immobiles par rapport aux autres points du globe, oui ; mais par rapport au soleil, non.

—Bon, dit Bell avec un accent de regret comique, moi qui me croyais si tranquille ! il faut renoncer à cette illusion ! On ne peut décidément pas avoir un instant de repos en ce monde.

—Comme tu dis, Bell, répliqua Johnson ; et nous apprendrez-vous, monsieur Clawbonny, quelle est la vitesse de ce mouvement de translation ?

—Elle est considérable, répondit le docteur ; la terre marche autour du soleil soixante-seize fois plus vite qu'un boulet de vingt-quatre, qui fait cependant cent quatre-vingt-quinze toises par seconde. Sa vitesse de translation est donc de sept lieues six-dixièmes par seconde ; vous le voyez, c'est bien autre chose que le déplacement des points de l'équateur.

—Diable ! fit Bell, c'est à ne pas vous croire, monsieur Clawbonny ! Plus de sept lieues par seconde, et cela quand il eût été si facile de rester immobiles, si Dieu l'avait voulu !

—Bon ! fit Altamont, y pensez-vous, Bell ! Alors, plus de jour, plus de nuit, plus de printemps, plus d'automne, plus d'été, plus d'hiver !

—Sans compter un résultat tout simplement épouvantable ! reprit le docteur.

—Et lequel donc ? fit Johnson.

—C'est que nous serions tombés sur le soleil !

—Tombés sur le soleil ! répliqua Bell avec surprise.

—Sans doute. Si ce mouvement de translation venait à s'arrêter, la terre serait précipitée sur le soleil en soixante-quatre jours et demi.

—Une chute de soixante-quatre jours ! répliqua Johnson.

—Ni plus ni moins, répondit le docteur ; car il y a une distance de trente-huit millions de lieues à parcourir.

—Quel est donc le poids du globe terrestre ? demanda Altamont.

—Il est de cinq mille cent quatre-vingt-quatre millions de tonnes.

—Bon ! fit Johnson, voilà des nombres qui ne disent rien à l'oreille ! on ne les comprend plus.

—Aussi, mon digne Johnson, je vais vous donner deux termes de comparaison qui vous resteront dans l'esprit : rappelez-vous qu'il faut soixante-quinze lunes pour faire le poids de la terre, et trois cent cinquante mille terres pour faire le poids du soleil.

—Tout cela est écrasant ! fit Altamont.

—Ecrasant, c'est le mot, répondit le docteur, mais je reviens au pôle, puisque jamais leçon de cosmographie sur cette partie de la terre n'aura été plus opportune, si toutefois cela ne vous ennuie pas.

—Allez, docteur, allez ! fit Altamont.

—Je vous ai dit, reprit le docteur, qui avait autant de plaisir à enseigner que ses compagnons en éprouvaient à s'instruire, je vous ai dit que le pôle était un point immobile par rapport aux autres points de la terre. Eh bien, ce n'est pas tout à fait vrai.

—Comment ! dit Bell, il faut encore en rabattre ?

—Oui, Bell, le pôle n'occupe pas toujours la même place exactement ; autrefois l'étoile polaire était plus éloignée du pôle céleste qu'elle ne l'est maintenant. Notre pôle est donc doué d'un certain mouvement ; il décrit un cercle en vingt-six mille ans environ. Cela vient de la précession des équinoxes, dont je vous parlerai tout à l'heure.

—Mais, dit Altamont, ne pourrait-il se faire que le pôle se déplaçât un jour d'une plus grande quantité ?

—Eh ! mon cher Altamont, répondit le docteur, vous touchez à une grande question que les savants débattirent longtemps à la suite d'une singulière découverte.

—Laquelle donc ?

—Voici. En 1771, on découvrit le cadavre d'un rhinocéros sur les bords de la mer Glaciale, et, en 1799, celui d'un éléphant sur les côtes de la Sibirie. Comment ces quadrupèdes des pays chauds se rencontraient-ils sous une pareille latitude ? De là, étrange rumeur parmi les géologues, qui n'étaient pas aussi savants que le fut depuis un Français, M. Elie de Beaumont, lequel démontra que ces animaux vivaient sous des latitudes déjà élevées, et que les torrents et les fleuves avaient tout bonnement amené leurs cadavres là où on les avait trouvés. Mais, comme cette explication n'était pas encore émise, devinez ce qu'inventa l'imagination des savants ?

—Les savants sont capables de tout, dit Altamont en riant.

—Oui, de tout pour expliquer un fait ; eh bien, ils supposèrent que le pôle de la terre avait été autrefois à l'équateur, et l'équateur au pôle.

—Bah !

—Comme je vous le dis, et sérieusement ; or, s'il en eût été ainsi, comme la terre est aplatie au pôle de plus de cinq lieues, les mers, transportées au nouvel équateur par la force centrifuge, auraient recouvert des montagnes deux fois hautes comme l'Himalaya ; tous les pays qui avoisinent le cercle polaire, la Suède, la Norvège, la Russie, la Sibirie, le Groenland, la Nouvelle-Bretagne, eussent été ensevelis sous